19

DE L'INITIATION

CHEZ LES

GNOSTIQUES.

PAR

A. J. MATTER,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ.

EXTRAIT DE LA FRANCE LITTÉRAIRE.
LIVRAISONS DE FÉVRIER ET MARS 1834 (3e année).

A PARIS, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 20.

TYPOGRAPHIE DE RIGNOUX ET Cie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

DE

L'INITIATION

Chez les Gnostiques.

MÉMOIRE LU, LE 31 JANVIER 1834, A L'INSTITUT DE FRANCE.
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.)

Dans tous les ouvrages qui traitent du *gnosticisme*, on parle des mystères qu'il enseignait et de l'initiation que ses chefs accordaient à leurs adeptes, et pourtant c'est encore une question que de savoir si les gnostiques ont célébré des mystères, et si la communication qu'ils ont faite de leur doctrine mérite le nom d'initiation.

En effet, on n'a que des idées extrêmement confuses sur la nature et le caractère de leurs mystères. Y a-t-il eu de véritables mystères chez les gnostiques? En quoi consistaient-ils? En quoi se rapprochaient-ils ou différaient-ils de ceux des mystères de l'antiquité que nous

connaissons le plus, des mystères de la Grèce, par exemple? Quelle est l'influence qu'ils ont pu exercer sur les destinées morales et religieuses des peuples?

De ces questions fondamentales, aucune n'a encore été suffisamment approfondie, et toutes les quatre ont besoin de l'être, pour qu'il soit enfin possible de dire ce que fut le gnosticisme.

Pour montrer en peu de mots dans quel état se trouvent réellement ces questions, nous citerons les opinions qui ont été émises sur ce sujet par les savans qui se sont le plus occupés soit des mystères de l'antiquité en général, soit de ceux des gnostiques en particulier. Voici d'abord ce qu'en dit M. de Sainte-Croix dans un ouvrage justement estimé : « Ce fut environ dix-huit cents ans après l'établissement des mystères dans la Grèce qu'ils se trouvèrent tous proscrits et abolis. Ils auraient même été entièrement oubliés, si quelques-unes des sectes nées dans le christianisme n'en eussent *imité ou fait revivre certaines pratiques*. Tertullien reproche aux Valentiniens d'avoir dérobé leurs cérémonies à Éleusis. Si nous avions plus de connaissance de la doctrine qui y était enseignée, surtout dans les derniers temps, nous pourrions connaître quels rapports elle avait avec la doctrine de ces hérétiques sur les Éons. Cette doctrine *était conforme aux idées des nouveaux platoniciens*, lesquelles ont *certainement* été adoptées par les hiérophantes; peut-être les hiérophantes et les sectaires se servaient-ils des *mêmes mots mystiques*, dont l'interprétation, toutefois, dépendait du système qu'ils embrassaient [1]. »

En citant ce passage, je ne m'attache pas à relever ce

[1] *Recherches sur les Mystères du Paganisme*, tome II, page 187.

qu'il peut avoir d'inexact, je me borne à faire remarquer que M. de Sainte-Croix regarde les mystères des Valentiniens comme une sorte de continuation ou de résurrection de ceux d'Éleusis; qu'il pense au moins que les gnostiques et les hiérophantes se servaient des mêmes mots mystiques, tout en y attachant un sens différent, mais qu'il ne produit aucune preuve à l'appui de son assertion et n'entre dans aucun détail; en un mot, qu'il n'approfondit pas cette matière, qu'il copie simplement une opinion ou plutôt une phrase de Tertullien, adversaire passionné des gnostiques.

Un écrivain non moins connu, l'évêque Münter, qui s'est occupé dans plusieurs traités spéciaux des doctrines religieuses de l'antiquité, mais qui s'est borné constamment à esquisser ses opinions, est encore plus tranchant que M. de Sainte-Croix sur les mystères des gnostiques. Il affirme, dans son traité sur les *Antiquités ecclésiastiques des gnostiques* [1], que ces docteurs ont fait de nombreux emprunts aux mystères du paganisme; que dans leur manière d'enseigner, dans les pratiques de leur culte, dans les formes d'admission ou d'initiation à leur société, ils se conformaient à ce qui se pratiquait dans les mystères; que cette conduite leur procurait d'abord l'avantage d'attirer à eux des hommes instruits, et surtout des philosophes que ne pouvait satisfaire la simplicité du christianisme, qui préféraient par conséquent de beaucoup les spéculations mystérieuses des écoles de leur temps; qu'ensuite ils cherchaient à se dérober, par le voile dont ils couvraient leurs croyances, aux persécutions que s'attiraient, de la part des païens, les chrétiens dont

[1] Publié en allemand à Leipsick en 1790.

l'enseignement et le culte soulevaient tant de haines populaires.

Ici encore, sans relever ce qu'il y a d'inexact dans ces assertions, et surtout dans la pensée que les gnostiques auraient pu subir des persécutions de la part des païens, nous nous bornons à faire remarquer que, suivant Münter, les écoles du gnosticisme auraient fait des emprunts nombreux aux mystères de la Grèce, et en auraient suivi les formes de réception ou d'initiation; mais que cet auteur s'attache également à des assertions générales.

Les derniers écrivains un peu remarquables de l'Allemagne et de l'Angleterre qui se sont occupés de l'histoire du gnosticisme, parlent beaucoup, ainsi que Münter et de Sainte-Croix, d'initiation, de mystères, d'époptes et d'adeptes gnostiques, mais sans qu'il résulte de leurs expressions beaucoup trop vagues, aucun éclaircissement positif sur la question. Les uns, en consultant exclusivement les textes qui nous restent sur le gnosticisme; les autres, en essayant d'expliquer un à un les monumens si divers, si incertains et si peu compris encore qu'on rapporte à cette doctrine, se sont d'ailleurs mis en dehors de la seule voie qui peut conduire à une solution, j'entends la combinaison des textes et des monumens.

De ce que nous venons de voir, il résulte bien, ce nous semble, qu'on parle généralement d'initiation et de mystères gnostiques, qu'on croit ces mystères et ces initiations imités de la Grèce, mais qu'on ne détermine pas en quoi consiste ou la ressemblance ou la différence de ces deux institutions.

Il faut le dire, nous avons peu de moyens d'éclaircir ce sujet, ne possédant plus aucun texte gnostique de quelque étendue [1], n'ayant sur les mystères qu'il s'agit d'étudier que les renseignemens des écrivains qui les combattirent, et qui, en les combattant, se gardèrent bien d'en faire connaître tout ce qu'ils en avaient pu entrevoir; ce n'est qu'avec une extrême réserve qu'on peut aborder cette question. Il faut l'aborder pourtant, si l'on veut réussir à déchiffrer les véritables monumens du gnosticisme. Dans mon *Histoire des Doctrines gnostiques*, je l'ai à peine effleurée, je l'ai du moins ajournée, ainsi que l'explication d'un certain nombre de monumens inédits que je possédais déjà à cette époque. Mais plus je me suis occupé, depuis, de l'explication de ces monumens, plus je me suis convaincu que, pour pouvoir en déterminer le sens, il faut d'abord éclaircir la question de l'initiation et des mystères gnostiques.

En effet, tant qu'on ne saura, au sujet de ces monumens, ni à quel usage ils ont dû servir, ni à quelle école, ni à quel ordre d'idées ils ont pu appartenir, on est en dehors de leur secret. On peut bien continuer encore le système d'interprétation commencé par Chifflet et adopté par Montfaucon, consistant à chercher dans tous les symboles que présentent les doctrines et les monumens des quatre premiers siècles du christianisme, l'énigme des pierres gravées que, pour une raison ou pour une autre, on a déclarées *gnostiques*. Mais on sait qu'un grand nombre de ces monumens proclamés gnostiques n'ont jamais eu rien de commun avec le gnosticisme, et

[1] Voyez sur un prétendu manuscrit de la *Sophia* de Valentin, Matter, *Histoire du Gnosticisme*, tome II. — École de Valentin.

que, dût-on même les expliquer, on n'aurait répandu aucun jour sur ce système. Pour arriver à une solution, il faut choisir d'autres voies.

La question principale qui s'élève au sujet de toutes ces pierres, est celle de savoir si elles furent *des moyens d'initiation et des symboles de doctrines*, ou de *simples talismans;* ou bien, si les unes ont eu cette dernière destination et les autres la première; ou enfin, s'il en est qui auraient servi à l'un et à l'autre but.

Si, de l'examen approfondi de l'initiation et des mystères gnostiques, il devait résulter que ces pierres n'y furent point employées, et que ce furent de simples talismans, l'interprétation qui en reste à faire, tout en perdant de son importance, aurait du moins une base certaine. Si, au contraire, il devient probable, comme je l'ai déjà indiqué[1], que ce furent des moyens d'initiation et des emblèmes de croyances, il faut s'attacher à les interpréter avec un soin d'autant plus religieux, qu'elles offrent tout ce qu'il y a de plus authentique sur les idées du gnosticisme.

C'est donc la question de l'initiation gnostique qu'il faut vider d'abord; car, tant qu'on n'aura sur ce sujet que des idées confuses, il sera impossible de déterminer le véritable usage des monumens qui s'y rattachent.

Ces considérations nous ayant conduit à l'examen spécial de l'initiation chez les gnostiques, nous verrons d'abord s'il a existé dans leurs écoles une initiation proprement dite; nous rechercherons ensuite quels en furent les rites, quel en fut l'objet, quelle en fut l'influence sur les

[1] *Histoire critique du Gnosticisme*, tome III, planches et explications.

destinées morales et religieuses des quatre premiers siècles de notre ère.

Le gnosticisme a-t-il eu des mystères et une initiation?

Pour préparer la solution de cette question, il faut d'abord se transporter auprès du berceau du gnosticisme. Ce système naquit à une époque de mystères, dans des siècles où les philosophes et les prêtres du paganisme, enfin d'accord sur la nécessité d'opposer quelques croyances nouvelles à la décadence générale des anciennes opinions, cherchaient dans la réunion, dans le *syncrétisme* des symboles, des traditions et des cultes de tous les peuples, le moyen de rétablir un culte quelconque, et de l'opposer comme une barrière aux progrès toujours croissans des idées chrétiennes; en un mot, le gnosticisme brilla à l'époque même où Plotin, Porphyre et Iamblique s'allièrent avec le sacerdoce de la Grèce, de l'Égypte et de l'Italie, pour rendre quelque foi aux peuples ravagés par le scepticisme ou l'épicuréisme.

Le gnosticisme, on le sait, fut une sorte de milieu, de fusion, entre ce paganisme relevé par les anciens mystères, et le christianisme qui était venu les renverser. D'un côté, le gnosticisme eut de nombreux rapports avec les doctrines de l'Asie, de l'Égypte et de la Grèce, et avec les cultes mystérieux de ces régions; et, sous ce point de vue, il est probable, *à priori*, qu'il eut des mystères: d'un autre côté, il était émané du christianisme et se disait la religion la plus pure, la science la plus élevée; et, sous ce point de vue, il a dû, comme le christianisme, combattre les mystères. Cependant les témoignages des Pères sont positifs à cet égard, et affirment nettement que les gnostiques ont eu des mys-

tères. Saint Irénée, en parlant de l'une des plus anciennes sectes des gnostiques, des Simoniens, mentionne un sacerdoce de mystères, *mystici sacerdotes* [1].

Le même Père, en parlant des Basilidiens, nous apprend que, suivant le chef de cette école, la science devait les rendre invisibles et insaisissables, et il ajoute : *Mais il n'y en a pas beaucoup qui connaissent ces doctrines, c'est à peine s'il y en a un sur mille ou deux sur dix mille* [2].

Après l'école des Basilidiens, la plus célèbre de toutes est celle des Valentiniens. Or, les Valentiniens se distinguaient en trois classes : les pneumatiques, les psychiques et les hyliques, et cette distinction indique également des habitudes d'initiation et de mystères. Tertullien dit d'ailleurs formellement que les Valentiniens ont imité ou plutôt perverti les institutions d'Éleusis [3].

Les assertions de cet écrivain sont formelles. Nous l'avouons cependant, elles peuvent être plus ou moins exactes, et si elles ne laissent pas de doute sur l'exis-

[1] Irenæus, *advers. hæres.*, liv. I, c. 23.

[2] *Ibid*, liv. I, c. 24.

[3] Voici comment cet écrivain s'exprime à ce sujet : *Nihil magis curant quàm occultare quod prædicant, si tamen prædicant quod occultant. Custodiæ officium, conscientiæ officium est. Confusio prædicatur, dum religio adseveratur. Nam et illa Eleusinia, hæresis et ipsa atticæ superstitionis. Quod tacent pudor est. Idcircò et aditum prius cruciant; diutius initiant, linguam consignant, cum epoptas ante quinquennium instituunt, ut opinionem suspendio cognitionis ædificent atque in tantam majestatem exhibere videantur, quantam præstruxerunt cupiditatem. Sequitur jam silentii officium; attente custoditur quod tarde invenitur... Eleusiana Valentini fecerunt lenocinia, sancta silentio magno, sola taciturnitate cœlestia. Si bona fide quæras, concreto vultu, suspenso supercilio, altum est aiunt. Si subtiliter tentes, per ambiguitates bilingues, communem fidem affirmant.* (Tertullien, *Advers. Valentinianos in initio.*)

tenee de certaines cérémonies mystérieuses, une véritable initiation ehez les Valentiniens n'est pourtant pas prouvée par les paroles un peu trop emphatiques de leur habile adversaire.

Des témoignages plus positifs nous sont donnés sur deux écoles gnostiques, dont l'une ne fut qu'une branche de celle de Valentin, dont l'autre eut, avee eette dernière, les plus frappantes analogies. Nous parlons des Mareosiens et des Ophites.

Quant aux premiers, saint Irénée qui avait eu le chagrin de voir son diocèse envahi et troublé par eux, a consacré, à ce qu'il appelle leurs mystères, et à la eélébration de leur culte, plusieurs chapitres étendus et curieux, mais dont nous oserions à peine reproduire le texte dans une langue moderne, tant ils roulent sur des sujets délieats, et tant il y règne de franchise [1]. Quant aux seeonds, Origène qui avait vu, à son tour, le philosophe Celse, confondre avee les mystères du christianisme eeux que les Ophites célébraient en Égypte, prit non moins de soin à réfuter eette erreur, et à exposer les doctrines ou le culte de eette école. Il le fait en détail, mais avec une sorte de eolère. A cette oeeasion Origène nous explique un tableau emblématique qui servait aux cérémonies seerètes des Ophites, et qu'ils appelaient du nom de *diagramme*, tableau que quelques modernes désignent comme un *catéchisme*, quoique ee monument n'ait pas eu le moindre rapport avee les ouvrages qu'on a eoutume de désigner sous ce nom. Origène ne parle de ee tableau qu'avec une extrême irritation; il dit pourtant qu'il s'est donné beaucoup de

[1] Irenæus, liv. I, c. 13.

peine pour en avoir un exemplaire, afin de pouvoir le comparer avec celui que le philosophe Celse paraissait avoir eu sous les yeux, et sans doute pour bien démontrer qu'il n'avait rien de commun avec les cérémonies chrétiennes. La peine qu'eut Origène à se le procurer offre une preuve de plus que le diagramme était tenu secret. Le savant écrivain dit d'ailleurs formellement : « Ces imposteurs font semblant de posséder de *grands mystères*[1].

Toutes les sectes gnostiques un peu notables prétendaient, comme les Ophites, avoir des doctrines secrètes, des mystères. Saint Irénée atteste qu'il a lu dans les écrits des Carpocratiens, que ce qu'ils enseignaient leur venait directement de J.-C. ; que l'auteur du christianisme ne l'avait communiqué qu'à ses apôtres (*in mysterio*), et qu'il leur avait recommandé de n'en faire part qu'à des personnes dignes de les comprendre[2].

Les Carpocratiens se croyaient de plus autorisés par ces communications secrètes de J.-C. à rejeter les écrits publics de ses apôtres. Ils avaient cela de commun avec toutes les sectes gnostiques, qui toutes prétendaient posséder une science secrète remontant directement à J.-C., différente de celle des Évangiles et des Épîtres, et bien supérieure à ces communications purement exotériques.

L'ésotérisme des gnostiques est donc prouvé. L'ésotérisme est précisément ce qui caractérise le plus les doctrines gnostiques ; mais de l'ésotérisme à une véritable

[1] *Contra Celsum*, VI, 10.

[2] *Jesum in mysterio apostolis suis, ea quæ ipsi probabant, locutum esse atque postulasse ab illis ut dignis et assentientibus seorsùm ea traderent.*

initiation, il y a quelque différence. L'ésotérisme était adopté dans les écoles de beaucoup de philosophes, dans celles de Pythagore, de Platon, de Plotin, de Porphyre et de Proclus. Cependant, ces chefs d'école ne sont pas allés jusqu'à instituer des mystères et des cérémonies d'initiation.

Il faut, par conséquent, pour nous faire croire à l'existence des véritables mystères chez les gnostiques, nous prouver quelque chose de plus que l'ésotérisme.

Eh bien! des témoignages que nous venons de produire, il résulte évidemment :

1° Que les gnostiques prétendaient tenir, par voie de tradition, une doctrine secrète, bien supérieure à celle que renferment les écrits publics des apôtres.

2° Que non-seulement ils ne communiquaient pas cette doctrine à tout le monde, mais que parmi eux-mêmes il y en avait à peine, si nous en croyons saint Irénée, un sur mille et deux sur dix mille qui en connussent les derniers mystères.

3° Qu'ils la communiquaient au moyen d'emblèmes, de symboles, comme prouve le diagramme des Ophites.

4° Que suivant l'opinion chrétienne ils imitaient, dans ces communications, les rites et les épreuves des mystères d'Éleusis; quoiqu'on nous laisse dans le vague sur ces épreuves et ces rites.

Si les Pères dont nous venons d'invoquer les témoignages, et qui appartiennent tous au IIIe siècle de notre ère, laissent quelque chose à désirer sous ce rapport, ceux des siècles suivans, saint Épiphane, Théodoret et saint Augustin, pour ne pas citer les autres, parlent des mystères du gnosticisme de la manière la plus posi-

tive. Mais plusieurs raisons nous empêchent d'appliquer leurs opinions aux premiers siècles du gnosticisme. Ils n'ont connu que les ruines des écoles gnostiques; d'ailleurs, les gnostiques de leur temps persécutés par la législation de l'empire, étaient nécessairement obligés de se réunir plus secrètement; et ces écrivains paraissent en général avoir accueilli trop facilement des bruits vulgaires, pour nous inspirer le même degré de confiance que les Origène, les Clément d'Alexandrie et les Irénée.

Nous sommes donc bien autorisés à admettre une sorte d'initiation et une sorte de mystères dans le gnosticisme. Mais avant de demander ce qu'il y avait de commun entre les cérémonies des mystères gnostiques et celles des mystères grecs, trois objections graves se présentent contre une assimilation un peu complète.

D'abord, tous les témoignages que nous venons d'invoquer appartiennent à des écrivains qui sont toujours demeurés étrangers aux mystères gnostiques, qui n'en ont entendu parler que par la renommée publique, qui citent peu de faits, de détails d'épreuves, desquels il résulterait une véritable lumière.

En second lieu, ces témoignages qui se réduisent presque à des assertions, dit-on, appartiennent à des écrivains qui emploient habituellement les mots de *mystères* et d'*initiation* dans un sens tout particulier, bien différent de celui qu'on leur donne, par exemple, dans le langage de la Grèce. En effet, d'après les Pères, le christianisme, particulièrement dans sa théologie ou dans sa christologie, est aussi considéré comme un *ensemble de mystères;* le baptême est une sorte d'*initiation*, dont la sainte cène est le complément le plus sublime.

Les catéchumènes sont les *aspirans*, *les candidats de l'initiation ;* les païens sont les *profanes*. L'instruction donnée à ceux qui demandent l'initiation est la *mystagogie*.

Quiconque connaît les belles catéchèses de saint Cyrille, les seules qui nous soient restées de l'antiquité chrétienne, sait que c'est là le langage de ce Père, et que les cinq dernières de ces compositions, celles qui ont pour but de préparer directement à l'initiation ou à la participation aux mystères de la religion, portent le titre spécial de *catéchèses mystagogiques*. Dès lors ne doit-on pas admettre que les Pères, en parlant des mystères et de l'initiation chez les gnostiques, entendent bien autre chose que ce que l'on entend chez les Grecs en employant ces mêmes termes ?

Enfin, il est certain que plusieurs chefs des écoles gnostiques ont publié leurs opinions; que Basilides, Saturnin, Bardesanes, Valentin, Ptolémée, Marcion et tant d'autres ont écrit sur leurs systèmes, et que Celse et Origène, sans être initiés ni à l'un ni à l'autre, ont pu se procurer le *diagramme* des Ophites, c'est-à-dire l'un des moyens les plus essentiels de leur culte secret. Un système d'initiation et de mystères n'était-il pas incompatible avec ces usages ?

Il faut l'avouer, ces objections ne manquent pas d'une certaine gravité, et pourtant elles ne détruisent pas les témoignages que nous avons allégués : car, d'abord les Grecs ont écrit également sur leurs mystères; ils ont publié sous les noms d'Orphée et de Musée les rituels de ces mystères[1]. Eumolpe, ou bien quelque anonyme sous le nom d'Eumolpe, a donné trois mille vers sur le même

[1] Plato, *de Republica*, lib. II, tome II, Oper., page 364.

sujet [1]. Une femme, Arignote de Samos, Mélanthius et Ménandre, ont décrit les cérémonies d'Éleusis. Hicésius, Démétrius de Scepsis et Sotades d'Athènes, paraissent avoir parlé des mystères en général [2]. Stésimbrote et Néanthe ont traité en particulier des initiations [3]. Et cependant, malgré toutes ces publications, il a bien réellement existé en Grèce des mystères et des cérémonies d'initiation.

Je ne veux pas entrer ici dans la question de savoir jusqu'à quel point ces livres révélaient la doctrine secrète des mystères, jusqu'à quel point il était permis de la laisser entrevoir. Je laisse de côté la solution que Gallien semble suggérer à cet égard, et me borne au simple fait, à l'existence des nombreux traités que je viens de citer. Ils réfutent suffisamment, ce me semble, l'objection tirée de l'existence des écrits relatifs aux doctrines du gnosticisme. Nous pourrions d'ailleurs ajouter qu'à côté des écrits publiés par les gnostiques, ces théosophes en avaient d'autres qui n'ont jamais été publiés, qu'ils tenaient secrets. Tels étaient évidemment le poème intitulé l'*Évangile de la Perfection*, le *Livre d'Ialdabaoth*, les *Interrogations majeures et mineures de Marie*, l'*Évangile d'Ève*, considérée comme interprète du génie Ophis, peut-être aussi les *Évangiles d'Adam et de Seth* [4].

[1] Suidas, *in voce*, Ευμολπος.

[2] *Idem*, *in voce*, Αριγνωτη.— Clemens Alexand. Strom. IV, page 619. — Scholiast. Aristoph., Plut., *ad vers.* 846. — *Aves*, *ad versus* 1037 et 1073. — Clémens Alex., Protrept., page 56. — Strab., lib. X, page 472. — Suidas, *in voce* Σωταδης.

[3] Strabo, X, page 472. — Harpocrat., *in voce*, Ἄττις, page 32, ed. Gronov.

[4] Épiphan., *Hæres.*, 25 et 26.

L'objection tirée du langage particulier des Pères est peut-être plus spécieuse; elle n'en est pas plus solide. En effet, les Pères, quoi qu'on en dise, distinguaient fort bien la partie *mystérieuse* ou secrète d'une doctrine, de la partie *mystique* ou élevée au-dessus de l'intelligence humaine. S'ils parlent de *mystères*, ils savent ce que c'est, et affirment qu'ils en ont. « L'usage de l'Église, dit saint Cyrille de « Jérusalem, n'est point de découvrir aux Gentils ses « mystères, surtout ceux qui concernent le Père et le « Saint-Esprit. Elle se garde même d'en parler clairement « aux catéchumènes. Au contraire, c'est presque toujours « obscurément, de manière toutefois que les fidèles ins- « truits puissent les comprendre et que les autres n'en « soient pas révoltés [1]. » La formule *éloignez-vous, profanes; que les catéchumènes et ceux qui ne sont point admis ou initiés sortent* [2], prouve, à son tour, ce que l'on sait d'ailleurs de reste, c'est-à-dire que l'antiquité chrétienne avait une sorte d'initiation et de mystères; que dans les premiers siècles les fidèles, suivant leur âge, le degré de leur instruction et de leur moralité, étaient distingués en plusieurs classes, et que toutes ces classes n'étaient pas également admises à toutes les parties de la célébration du culte.

Si donc les Pères parlent de mystères, ce n'est point sans attacher à ce mot le sens qui lui convient.

Enfin l'objection tirée de cette circonstance que les auteurs des témoignages invoqués sur les mystères gnostiques n'étaient pas initiés, n'est pas concluante non plus; on peut attester le fait, l'existence de l'initiation sans

[1] Cateches., c. VI, page 60, éd. Petav.

[2] Casauboni *Exercit.*, ad Baronii *Annales*, § 16.

être un initié. Eschyle, qui n'était pas dans ce cas, parla des mystères d'Éleusis, de telle sorte qu'on le crut épopte, et par conséquent traître; il ne put échapper au supplice qu'en prouvant qu'il était profane. Ce fait atteste bien, ce me semble, que la notoriété publique peut être recueillie et constatée même par un profane.

Le fait d'une initiation et de mystères gnostiques paraît donc élevé au-dessus de toute espèce de doute. Cependant cette initiation et ces mystères, quoique Tertullien nous les dépeigne comme une sorte de copie ou de travestissement des cérémonies d'Éleusis, furent-ils bien ce qu'en pense cet écrivain? Nous allons voir en quoi se rapprochait, et en quoi différait l'initiation gnostique de celle d'Éleusis.

Pour éclaircir cette question autant qu'il peut dépendre de nous, nous comparerons successivement pour les deux institutions :

1° Les conditions de l'admission aux épreuves;

2° Les épreuves elles-mêmes;

3° Les communications dogmatiques dont elles étaient suivies;

4° Le résultat moral que devait produire l'initiation.

Nous pensons que sous ces quatre points de vue peuvent se ranger toutes les considérations qui ont quelque importance dans cette question; nous pensons aussi que, de tous les mystères grecs, nous pouvons choisir ceux d'Éleusis, les plus célèbres et les moins inconnus, comme le principal terme de comparaison.

Conditions d'admission. On sait que pour les mystères d'Éleusis, la première de ces conditions était celle d'être né Grec. Tout étranger, tout barbare en était exclus.

Hercule lui-même fut obligé de se faire adopter par un citoyen d'Athènes pour pouvoir être initié. Encore crut-on devoir instituer pour lui les petits mystères, ceux d'Agræ. Cette condition restrictive se comprenait dans une religion exclusive et nationale, comme était le polythéisme de la Grèce. Mais les doctrines des gnostiques se présentaient avec un autre caractère, le caractère d'universalité qu'avait ce même christianisme, qu'ils affectaient de mépriser comme une doctrine trop populaire et trop imparfaite, mal entendue et mal enseignée par les apôtres et leurs disciples. Aussi ne se trouve-t-il dans leurs usages aucune trace de la restriction adoptée dans les statuts d'Éleusis; tout homme à quelque nation, à quelque religion qu'il appartînt, était admissible aux mystères du gnosticisme, sauf les exceptions que nous indiquerons.

La seconde des conditions observées à Éleusis, demandait que le candidat fût reçu d'abord aux mystères d'Agræ, aux petits mystères, avant de se présenter pour les grands. Un intervalle que, quelques-uns ont cru, dans la règle, de cinq ans, et qui n'a pas été le même à toutes les époques, séparait aussi nécessairement les deux initiations. Mais tous les Grecs, de quelque rang et de quelque condition qu'ils fussent, devaient se faire recevoir aux mystères d'Agræ, ne fût-ce que dans les dernières années de la vie. Personne n'était obligé d'obtenir la grande initiation, celle des époptes d'Éleusis.

Les époptes eux-mêmes n'étaient pas tous initiés aux derniers mystères; le corps des prêtres seul, ou peut-être le grand-prêtre seul, était nécessairement dépositaire de la science complète.

Les gnostiques n'ont adopté la plupart de ces usages qu'en les modifiant d'après les exigences de leur système. Ainsi Basilides imposait à ses disciples cinq années de silence [1], et cet espace de temps formait chez lui le premier grade de l'initiation, grade correspondant à l'initiation d'Agræ. Les Basilidiens admettaient évidemment plusieurs autres grades, puisque saint Irénée nous apprend que, parmi eux, à peine un sur mille ou deux sur dix mille possédaient les grands secrets. Mais rien ne nous apprend combien ils avaient de ces grades, ni s'ils répondaient ou non aux différens stades (διαστήματα) de la vie du pneumatique. La seule classe d'initiés qu'on nous fasse connaître est la plus élevée, celle des élus ἐκλέκτοι, appelés aussi les étrangers dans le monde, ξένοι ἐν κόσμῳ, parce que l'on admettait que, par suite de leur initiation, ils étaient devenus étrangers à ce monde et habitués de la région supérieure, de la région hyperplanétaire, ὑπερκόσμιοι.

Nous n'avons pas sur les autres écoles gnostiques de renseignemens aussi positifs que sur celles de Basilides; mais on peut admettre que, dans toutes, on distinguait les époptes ou les élus du vulgaire, des simples disciples. Presque partout nous trouvons que les gnostiques classent le genre humain en trois catégories : celle des pneumatiques ou des spirituels, celle des psychiques ou des fidèles ordinaires, et celle des hyliques ou matériels. Mais on le voit bien, ce n'est pas ici une classification spéciale des gnostiques, c'est une classification des hommes en général. Elle s'applique peu aux gnostiques, en ce sens que le vrai gnostique est toujours de la classe des pneu-

[1] Eusebii, *Hist. ecclesiast.*, IV, c. 7.

matiques. Cependant, comme il ne l'est pas en entrant dans leur société, qu'il ne le devient que successivement, en passant par les différens grades de l'initiation, cette classification s'applique au moins en partie aux gnostiques eux-mêmes. Elle paraît remonter à Valentin, qui est plus directement cité par les Pères comme l'imitateur, et, en quelque sorte, le faussaire des mystères d'Éleusis [1], et il résulte de cette circonstance une induction de plus qu'elle se rapporte à l'initiation. Entre les mystères de la Grèce et ceux des gnostiques, il y avait au moins ces conformités, 1° qu'avant de devenir époptes, on passait par plusieurs grades; 2° qu'on distinguait les grands et les petits mystères; 3° que tout le monde n'arrivait pas aux dernières communications; 4° qu'au contraire le nombre de ceux qui y parvenait était très petit.

Chez les Grecs, on observait une troisième condition dans l'admission aux mystères. On ne se présentait pour l'initiation qu'à des époques déterminées, aux mois de boédromion et d'anthistérion, les seuls durant lesquels il fût permis d'initier. Cette condition était de rigueur; on ne put en dispenser Démétrius de Phalère, qu'en recourant à des subterfuges aussi peu dignes du candidat que des pontifes d'Éleusis.

Nulle condition analogue ne se rencontre chez les gnostiques, et toute restriction de cette espèce leur eût paru contraire à la liberté qu'ils prétendaient avoir et établir. Restreindre l'initiation à certains mois de l'année, c'eût été mal entendre les principes du christianisme, qu'ils se donnaient la mission de perfectionner. Et d'ailleurs ces chefs de secte, jaloux d'augmenter le nombre de leurs

[1] *Adversus Valentinianos*, au commencement de ce traité.

partisans, n'ont pas dû concevoir un instant la pensée de les soumettre à des lenteurs qui pouvaient les dégoûter.

De ces conditions d'admission que nous venons d'examiner jusqu'à présent, aucune ne tenait à l'ordre moral. Il y en avait cependant de ce genre. Il fallait, pour être initié aux mystères grecs, avoir une bonne réputation et une honnête existence; et l'on devait se trouver dans certaines dispositions morales, sans lesquelles la réception n'était pas accordée. Non-seulement on repoussait les magiciens, les impies, les homicides, les grands criminels; on soumettait tous les récipiendaires qui se présentaient aux épreuves du jeûne et de la continence, pour leur indiquer qu'ils aspiraient à une condition morale et religieuse nouvelle pour eux.

Sous tous ces rapports, il ne se trouve rien de bien positif sur les conditions de l'initiation gnostique. Mais il est à croire que, pour ménager l'opinion, les gnostiques n'accueillaient pas les criminels, les homicides, par exemple. On doit penser aussi que les impies ne se présentant pas, ne se mettaient pas même dans le cas d'être refusés. Mais ce sont là des probabilités, ce ne sont pas des faits établis par des statuts et des textes formels.

Sans doute, les gnostiques imposaient aussi des épreuves dans le but de s'assurer des dispositions morales de leurs récipiendaires; mais rien n'autorise à croire que le jeûne et la continence fussent exigés chez eux comme à Éleusis dans les jours qui précédaient l'initiation. En effet, les gnostiques n'étaient pas d'accord sur le mérite de ces vertus d'abnégation. Quelques-uns d'entre eux pratiquaient sans doute la continence; d'au-

tres, au contraire, se livraient follement ou gravement aux désordres d'une conduite licencieuse [1]; d'autres encore s'attachaient à braver les règles de morale les plus généralement établies [2]. Ceux qui regardaient la continence comme un mérite ou un devoir, loin de la recommander seulement aux adeptes ou aux candidats de l'initiation pour quelques jours, l'imposaient comme une obligation permanente, les uns aux néophytes, les autres aux élus. Marcion la prescrivait même aux néophytes avec une telle rigueur, qu'ils ne pouvaient sortir de ce rang tant qu'ils étaient incapables de la pratiquer.

En général, ce chef de doctrine replaçait ceux qui avaient manqué aux obligations d'un grade sur le seuil de ce même grade, pour leur en faire recommencer toutes les épreuves [3].

Les autres gnostiques, en adoucissant les conditions extérieures de la réception et en levant plusieurs des restrictions établies pour les mystères du polythéisme, se rapprochaient d'autant des usages de l'Église, qui, pour admettre les candidats au rang des simples catéchumènes, ne consultaient que leurs vœux et s'empressaient d'accueillir avec indulgence même les coupables qui montraient un commencement de repentir ou qui avaient un commencement de foi.

Il est certain que, dans cet *universalisme* emprunté par les gnostiques à la religion chrétienne, il y a plus de raison et plus d'humanité que dans le système d'exclu-

[1] Nous disons *gravement*, parce que ces singuliers docteurs se livraient à la volupté par principe, par devoir. (*Voyez* ci-dessous.)

[2] *Voyez* le chapitre de saint Épiphane sur *les Gnostiques*. *Hæres.*, 26, page 87; édit. Patav. [3] Tertullien, *advers.* Marcion, I, 24, 29. — IV, 34. — Clemens Alexand., Stromat., III, page 431.

sion ou de restriction que les fondateurs des mystères d'Éleusis avaient adopté dans leurs statuts.

Le sacerdoce de la Grèce, nous le redirons ailleurs, a peu compris son rôle. Se réduisant à la simple administration de ses mystères, et sans tenir aucun compte des progrès du temps, il prétendait transmettre intactes d'une génération à l'autre les institutions religieuses dont il se croyait le dépositaire. Dans son aveuglement, il rompit avec la philosophie dès qu'elle tenta de l'éclairer; quand elle eut dépassé les mystères et communiqué ses doutes ou son indifférence au peuple; quand le Christianisme eut jeté sa lumière sur ce scepticisme et sur ces débris de croyances, le pontificat d'Eleusis ne sut implorer que la philosophie d'Athènes, qui n'était déjà plus que la philosophie d'Alexandrie. Mieux inspiré, le sacerdoce de la Grèce guidait ou suivait la raison générale.

Les Gnostiques se gardèrent bien de faire la même faute, de se déshériter du principe d'universalisme proclamé par les Chrétiens.

De cette comparaison des conditions d'admission nous arrivons à l'examen et au parallèle des épreuves et des cérémonies de l'*initiation* chez les Grecs et chez les gnostiques.

Dans le polythéisme, cette initiation se faisait de nuit. Le récipiendaire qui avait offert des sacrifices, qui avait jeûné et qui n'avait bu que le cycéon, se présentait couronné de myrte, pratiquait à son entrée dans le temple un léger acte de lustration et y était accueilli par quatre ministres, revêtus de costumes, qui offraient les attributs symboliques de la puissance suprême, du soleil, de la lune et de Mercure [1]. Des purifications, des

[1] *Voyez* les textes dans Meursius et les détails dans Sainte-Croix.

lectures, des rituels, des chants, des scènes allégoriques, ayant pour but de faire envisager au récipiendaire, soit les œuvres de la création, soit celles de la Providence, ou les maux physiques et moraux de l'humanité, les bienfaits de la religion et les dernières destinées de l'homme; enfin des processions publiques : telles étaient les principales cérémonies ou les fêtes de l'initiation grecque.

De toutes ces cérémonies auxquelles le christianisme avait substitué des mystères plus simples et plus augustes, n'offrant aux sens que deux ou trois symboles, peu de choses pouvaient convenir aux gnostiques. Rivalisant avec l'Église dont ils prétendaient réformer et spiritualiser les doctrines, les gnostiques devaient nécessairement s'adresser à la foi et à la raison plus qu'aux sens; et dès lors nous comprenons que, sous le rapport des cérémonies, leur initiation a dû être bien inférieure à l'initiation grecque. Une autre considération nous explique cette différence. Les écoles des gnostiques n'étaient que des écoles. Leur culte et leurs mystères étaient une affaire privée. Les mystères de la Grèce, au contraire, étaient une affaire nationale; ils présentaient un ensemble de fêtes et d'institutions auxquelles s'intéressaient toutes les populations du pays, et dans lesquelles se déployaient toutes les pompes de la religion.

Sans doute, chez les gnostiques aussi les récipiendaires se distinguaient des ministres de l'initiation par quelque signe extérieur; sans doute aussi quelques symboles étaient présentés aux regards des candidats. Cela est probable, parce que cela est dans le génie de cette époque. Mais, à cet égard, des renseignemens un peu complets nous manquent absolument; c'est à peine si

nous savons qu'il exista dans quelques-unes de ces sectes un sacerdoce régulier [1]. Tout ce que nous pouvons affirmer, en fait de cérémonies, c'est que l'initiation gnostique se composait d'un acte de lustration ou d'un baptême plus ou moins analogue à celui des chrétiens, d'une sorte de cène ou de repas mystique qui se rapprochait de la communion de l'Église, de l'explication de quelques tableaux allégoriques, du chant de quelques hymnes et de la récitation de certaines prières, usages également empruntés aux fidèles, mais modifiés par les gnostiques suivant l'esprit ou l'exigence de leurs doctrines.

La première des cérémonies, la lustration, était généralement adoptée chez les gnostiques. Nous venons de voir que Marcion l'accordait à titre d'initiation. A la vérité, Théodoret nous parle d'un marcionite qui s'abstenait de recourir à l'eau, même pour faire sa toilette, afin de ne pas se servir d'un élément appartenant au monde du Démiourgue; mais ici ce n'est pas d'un marcionite primitif que nous parle cet écrivain [2], et il demeure constant que le chef de cette école conférait le baptême même avec l'eau que fournissait ce monde si imparfait. Dans les mystères gnostiques on attachait à la lustration une importance d'autant plus grande que, suivant quelques écoles, le Christ, Éon divin et Révélateur du père suprême, n'était venu s'unir à l'homme Jésus qu'au baptême du Jourdain, sous la forme de la colombe. A l'administration du baptême se rattachait par conséquent, chez les gnostiques, la communication d'un des

[1] Le *Dialogue de la Vraie Foi*, attribué vulgairement à Origène, atteste une série d'évêques marcionites, p. 809 et 810, édit. Delarue.

[2] *Hæreticarum fabularum*, lib. I, c. 24.

dogmes les plus fondamentaux de leur système.

Pour les Basilidiens, le baptême du Christ au Jourdain, dont ils célébraient l'anniversaire au 10 janvier, était également la fête la plus importante de la religion. Ils en passaient la veille à méditer leurs écrits mystiques.

La même théorie sur le baptême se retrouve dans le système des Valentiniens, qui considèrent cette cérémonie comme un moyen de régénération, c'est-à-dire de rétablissement dans la condition primitive de l'homme.

Voici ce qu'ils entendent par ce grand acte de métamorphose. Suivant eux, tous les hommes qui se trouvent dans le monde visible, c'est-à-dire dans la sphère de cette création matérielle qui est l'œuvre du Démiourgue, sont soumis aux lois de ce génie. Cependant, par suite de l'initiation que donne le baptême, l'homme purifié est affranchi de ces lois ; il est élevé dans un rang et placé dans une sphère supérieure qui est celle du dieu suprême. De ce monde-ci, où règne le *Destin*, Εἱμαρμένη, il passe ainsi dans un monde où domine la Providence, πρόνοια [1]. Aussi la cérémonie de l'imposition des mains, χειροθεσια, était-elle accompagnée de la part du ministre gnostique, de ces paroles : εἰς λύτρωσιν αγγελικὴν, c'est-à-dire, pour la purification qui vous unit à l'ange protecteur avec lequel vous formez un couple mystique et qui est votre compagnon, σύζυγος.

Les Marcosiens, qui paraissent s'être distingués par une mystériomanie spéciale, et qui, de l'Égypte, de l'Italie et de l'Espagne, s'étaient répandus jusque sur les bords du Rhône : ce qui fait que nous avons sur eux un peu plus de renseignemens que sur d'autres, saint

[1] Clemens Alex., Strom. II, page 409. — Didascal. Anatol., p. 800.

Irénée ayant pu mieux les connaître; les Marcosiens, disons-nous, attribuaient aux cérémonies de lustration des effets différens suivant chaque degré de l'initiation. L'initiation ne délivrait, suivant eux, les simples Chrétiens, les psychiques, que des craintes de l'anéantissement, effet naturel du péché; elle ne les rattachait qu'au messie du monde sublunaire (monde du Démiourgue); mais elle communiquait aux *pneumatiques* la vie divine; elle les élevait au-dessus de l'empire du *Démiourgue* et leur ouvrait les voies du plérôme.

Les formules du baptême différaient suivant la qualité du récipiendaire; autres étaient celles de la première initiation, autres celles de la seconde [1].

Le récipiendaire lui-même prononçait une formule conçue dans un sens analogue au dégré de l'initiation [2], et l'assemblée relevait cet acte par quelques paroles de bénédiction [3].

Ce baptême conférait une sorte de sacerdoce [4], et était suivi d'une espèce de consécration au moyen d'un chrisma, d'une huile précieuse, symbole des joies célestes.

D'après le système de la syzygie ou de l'alliance mystique de l'homme avec son ange, son *férouer* céleste, toute cette cérémonie était représentée comme une union matrimoniale, jugée également nécessaire aux pneumatiques et

[1] *Voyez* ces formules, *Apud Iren.*, lib. I, et Épiphan., *hæres.* 34, cf. Rhenferd, opp. Philol., page 199.

[2] *Ibid.* « Je suis raffermi dans mon âme, et racheté de ce monde et de tout ce qui s'y trouve, au nom de Jéhovah, par le Christ vivant. »

[3] *Ibid.* Épiphan. *hæresis*, 34.

[4] Chez les Manichéens, les élus constituaient aussi le sacerdoce.

aux anges. Ces derniers ne pouvaient entrer dans le plérôme qu'avec leurs compagnons, σύζυγοι [1].

On le voit, dans ces cérémonies de lustration, les gnostiques, qui se rattachaient volontiers aux fidèles et qui, pour ne pas les alarmer, s'accommodaient souvent, dans leur langage, à celui de l'Église, se rapprochaient beaucoup plus des cérémonies et des croyances chrétiennes que de celles du paganisme. Ils employaient du moins des locutions plus analogues à celles de l'orthodoxie ecclésiastique qu'à celles de la mythologie ou de la philosophie profane, sauf toutefois à prêter à leurs paroles un tout autre sens. Saint Épiphane nous donne en effet un grand nombre d'exemples d'interprétations arbitraires et bizarres qu'ils faisaient, conformément à leur système, tantôt des textes du code sacré, tantôt des usages de l'Église.

Il en était de même de la célébration de leur banquet mystique, emblème de celui auquel la Sophia céleste devait les admettre un jour dans le plérôme, à l'époque du rétablissement du panthéisme primitif. Ce système d'*accommodation* de la part des gnostiques nous fait comprendre des détails que nous transmettent les Pères et qui n'auraient pour nous aucun sens, si nous n'avions pas ce moyen de les éclaircir. Saint Irénée nous apprend, au sujet de la célébration de la cène chez les Marcosiens,

[1] Didaskal. Anatolic, page 798. Dans la théorie des syzygies éoniques, il y a constamment association d'un *Éon* mâle et d'un *Éon* femelle. Voir notre *Histoire du Gnosticisme*, planche 1. Si ce principe fut général, ce qu'il faut admettre, l'Éon σύζυγος *d'un pneumatique* était femme, celui *d'une pneumatique* était homme; système qui réduisait le mariage terrestre à une association tout-à-fait fortuite et en détruisait par conséquent tout le caractère moral.

que le chef de l'école se complaisait, en présidant à cette cérémonie, à frapper les regards des adeptes de toutes sortes de prodiges ; que d'abord il versait dans une grande coupe du vin blanc qui bientôt, par l'infusion du sang de la *divine Charis*[1], ou plutôt par quelque fraude, devenait rouge; qu'il en remplissait ensuite une petite coupe, et qu'en vidant enfin cette petite coupe dans une plus grande, celle-ci se remplissait d'une manière miraculeuse.

Saint Irénée ajoute que, pour faire la première de ces opérations et pour obtenir l'arrivée ou l'infusion d'en haut du sang de la CHARIS, Marcus faisait toutes sortes d'invocations, et qu'il accompagnait le second de ces prodiges, celui de la grande coupe remplie par la petite, de ces paroles allégoriques : « Que la CHARIS, qui a tout « précédé, qui est incompréhensible et ineffable, rem- « plisse ton intérieur et augmente en toi la connaissance « du grain de sénevé jeté en bonne terre[2]. »

Ces invocations, ces actes et ces vœux étaient évidemment symboliques, et tout cela cachait sans doute, sous les symboles généralement admis dans l'Église, des opinions bien différentes de celles du christianisme. C'est ce que saint Irénée nous paraît avoir mieux compris que plusieurs écrivains modernes qui ont voulu expliquer ce qu'ils appellent les erreurs du savant évêque. En effet, ces écrivains ont prétendu que saint Irénée avait été trompé ou s'était trompé, en rapportant ces choses; que Marcus avait changé le vin blanc en rouge tout naturel-

[1] L'un des premiers *éons* ou des premiers attributs du Père suprême.

[2] Irenæus, I, 14. Épiphan., *hæres.* XXXIV.

lement, par une infusion de vin de cette couleur et non par le sang de la *Charis*, ce qui en effet ne serait pas probable, et qu'il avait rempli la grande coupe en y vidant, non pas *une*, mais *plusieurs petites*, ce qui se comprendrait fort bien. Ils ajoutent qu'il ne fallait, pour opérer ces prodiges, aucune science de magie ni de prestidigitation, ce qui est très vrai[1]. Cependant les écrivains qui veulent bien nous donner ces explications ne considèrent pas, que si Marcus avait procédé comme ils le supposent, tout naturellement, il n'aurait pas eu besoin de formules d'invocation qu'il adressait à la CHARIS, et n'aurait pas su rattacher au phénomène de la petite coupe remplissant la grande la moralité de la CHARIS remplissant l'homme intérieur et le faisant grandir comme le grain de sénevé jeté dans un bon terrain. Enfin ils ne considèrent pas que Marcus a dû faire croire qu'il opérait des prodiges, puisque, sans ces prodiges, toutes ses cérémonies manquaient de sens.

Je n'explique pas comment Marcus a fait des miracles, mais je fais voir que ses prodiges peuvent seuls expliquer le banquet mystique des Marcosiens.

Cependant, de tous les gnostiques, les Ophites furent ceux qui imaginèrent, pour célébrer ce banquet, les symboles les plus extraordinaires. Dans leur vénération pour la Sophia céleste qui, suivant eux, avait révélé aux protoplastes la science supérieure que le Créateur, ou le *Démiourgue*, n'avait pu leur communiquer, parce qu'il l'ignorait, ils honoraient d'une sorte de culte le serpent, emblème de cette Sophia qui, dans leurs pensées, se con-

[1] Mosheim, *commentarii, de Rebus christ. ante Constantinum*, page 393.

fondait avec le Kneph ou Knouphis de l'Égypte. Ils nourrissaient donc dans leurs sanctuaires des serpens vivans, et les dressaient de telle sorte que, pour la célébration de la sainte cène, ces animaux sortaient de leur réduit et allaient bénir le pain exposé sur des tables. Cela signifiait sans doute, pour les adeptes, que l'animal symbolique de la Sophia, et, par son organe, cette divinité elle-même, venait consacrer le symbole d'une initiation qui communiquait aux initiés ces mêmes mystères qu'elle avait révélés jadis aux premiers hommes[1].

D'autres gnostiques célébraient la cène avec d'autres modifications qui n'offriraient rien de saillant et auxquelles nous ne croyons pas devoir nous arrêter. Mais nous ferons remarquer que ces cérémonies constituaient évidemment, suivant eux, un *second degré* d'initiation.

Il y en avait non moins évidemment un *troisième*. Ce que nous venons de rapporter des Marcosiens prouve qu'ils célébraient un banquet pour les psychiques et un autre pour les pneumatiques. Ce que nous apprennent Celse et Origène nous prouve de plus qu'on avait, soit pour les uns, soit pour les autres, un tableau figuré, propre à communiquer l'instruction mystique. Il est naturel de penser que cette instruction se donnait à tous les adeptes; mais elle se faisait certainement d'une manière fort différente, suivant les divers grades, et, à l'exemple des pontifes d'Éleusis, les chefs du gnosticisme gardaient sans doute leurs derniers secrets pour

[1] Théod., *Hæret., fabul.*, lib. 1, c. 14. D'après ce que rapporte Théodoret, les Ophites, dans les derniers temps, paraissent s'être confondus avec les Marcionites et n'avoir plus conservé qu'un serpent d'airain.

leurs amis les plus intimes, *un sur mille*, *deux sur dix mille*, comme dit saint Irénée.

Je crois pouvoir admettre de plus, qu'on ne se bornait pas, dans les cérémonies de l'initiation, au seul diagramme; que si ce tableau fut principalement suivi chez les Ophites, d'autres moyens et d'autres symboles furent préférés dans d'autres écoles. Et si, ce que nous établirons tout à l'heure, les emblèmes d'un grand nombre de pierres gnostiques s'accordent parfaitement avec les emblèmes et l'ordre d'idées que présente le diagramme, nous serons bien évidemment autorisés à les prendre pour autant de moyens d'initiation. Nous sommes certains, en effet, puisque Celse et Origène le disent, que le diagramme a servi à ce but.

Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'on doit se garder de considérer comme *Basilidiennes* ou *Gnostiques* toutes les pierres qu'on a fait passer pour telles. Il est entendu aussi qu'on ne doit pas ranger dans une seule et même classe toutes celles qui sont vraiment gnostiques. Il est, au contraire, à supposer qu'elles se rapportent aux divers ordres d'idées qui distinguaient les divers degrés de l'initiation. S'il en est qui paraissent offrir une sorte de résumé du diagramme, il en est d'autres qui représentent les croyances les plus élémentaires, tandis que d'autres encore ne paraissent être que des talismans appartenant aux superstitions les plus vulgaires.

Ces conjectures que j'émets, et ces faits que je tâcherai d'établir, recevront encore plus de lumière de la troisième question que nous avons à éclaircir, celle des *révélations* ou des *communications dogmatiques* dont

on paraît avoir accompagné, chez les gnostiques, les cérémonies de l'initiation.

Les révélations faites aux époptes d'Éleusis étaient complexes, comme le but des mystères de Cérès. Il y avait évidemment dans ces mystères une pensée pour le bienfait de l'agriculture, une pensée pour le bienfait des lois, que le premier des arts amène toujours à sa suite, et une pensée pour certains phénomènes de la nature qui intéressent la fécondité de la terre.

Il y avait aussi, dans les mystères d'Éleusis, toute une mythologie, celle de Cérès et de sa fille; il y avait sans doute un peu de théologie, quoique sans le dogme du monothéisme; il y avait enfin une véritable *eschatologie*, ou du moins des indications sur les dernières destinées de l'homme, sur les peines et les récompenses qui l'attendent dans cet avenir auquel le conduit nécessairement son immortalité.

Eh bien, il y eut de tout cela dans les mystères des gnostiques, et il y eut même beaucoup plus que cela dans ces mystères.

En effet, les communications dogmatiques de ces écoles offrent, sinon une richesse immense de découvertes et de révélations positives, du moins une variété infinie de vues, d'hypothèses sur les plus graves questions qui intéressent l'intelligence humaine.

Cette variété s'explique. Dans les mystères grecs, les dogmes étaient fixés à tel point que le progrès des temps paraît peu les avoir modifiés, si ce n'est à l'époque des nouveaux Platoniciens, qui changèrent toute l'interprétation des anciens mythes et des anciens symboles. Chez

les gnostiques, au contraire, les systèmes variaient et se modifiaient de génération en génération, d'école en école. Nous voyons les mêmes individus changer de parti. Dès lors on conçoit qu'il a dû régner, dans leurs enseignemens mystiques, une grande abondance d'opinions. Elle fut telle qu'il nous serait impossible, même si cela était utile, d'exposer toutes les doctrines que se communiquaient ces mystériosophes. Mais ce travail serait, de plus, déplacé ici, puisque déjà nous l'avons fait ailleurs et qu'il ne s'agit aujourd'hui que d'indiquer l'ordre général des questions qui furent l'objet de l'initiation gnostique. Nous suivrons, dans ces indications, ce que nous avons dit du programme d'Éleusis.

Premier ordre d'idées. Agriculture et législation.

Tous les gnostiques ne se sont pas occupés de ces objets, que la plupart d'entre eux eussent regardés comme vulgaires, mais qui pourtant ont fixé l'attention de quelques-uns de leurs chefs. Tous ceux qui les traitèrent les rattachèrent et les sacrifièrent à leurs théories particulières. Les Caïnites[1] enseignaient à leurs adeptes que la rédemption du genre humain, ou plutôt celle des pneumatiques opprimés, avait eu pour but de les affranchir de l'empire des lois, des institutions et de la morale du *démiourgue*. Ils s'attachaient ainsi à prouver leur sainteté en bravant toutes les lois reçues. Les fouler toutes aux pieds, c'était, suivant eux, détruire la puissance des mauvais anges qui avaient donné au monde créé par eux

[1] Ils regardaient Caïn comme un pneumatique, c'est-à-dire comme un être supérieur et pur, en possession de hautes lumières, et pour cela même persécuté par le chef du monde matériel, Jaldabaoth, divinité imparfaite qui n'a su créer qu'un monde grossier.

ses lois si imparfaites. Cette pensée n'a rien qui doive surprendre ; mais ce qui étonne, c'est qu'à cette époque, au milieu de la puissante organisation de l'empire, des moyens purement moraux, le mépris et l'insulte aient été considérés comme des armes propres à renverser des institutions. Or, les armes morales sont conseillées sans cesse aux gnostiques. Jésus-Christ, disent-ils, n'a été si puissant que par son mépris pour Jaldabaoth.

C'était, certes, s'écarter beaucoup des thesmophories qui accompagnaient les mystères d'Éleusis et qui avaient, au contraire, pour but spécial de célébrer le bienfait des lois ; mais c'était proclamer, au moins à la puissance *morale* une foi qui était rare à cette époque : quand nous disons *morale*, personne ne se trompera sur le sens de cette expression. Les vertus généralement reconnues étaient étrangères aux Caïnites ; si nous sommes obligés de croire aux excès dont les accusent saint Irénée[1] et saint Épiphane[2] ; et le mot de *moral* n'a ici d'autre acception que celle d'un ordre de choses qui n'est pas matériel.

L'école de Carpocrate poussait aussi très loin le mépris des lois positives. Elle alla dans ses théories jusqu'aux dernières conséquences. Les lois, disaient-ils, ont toujours eu pour but d'établir la propriété ; mais, œuvres d'une divinité inférieure, elles portèrent, par l'établissement de ce droit, une infraction criminelle à la loi véritable, à la loi primitive du Dieu suprême, à la loi indiquée par la nature, c'est-à-dire à la communauté de tout, communauté du sol, communauté des biens, communauté des femmes.

[1] Iren., Éd. *Grabe*, lib. I, page 113.
[2] Épiph., *Hæres.*, 38.

Or, c'est à cette loi qu'il fallait revenir, suivant les Carpocratiens, qui s'efforçaient effectivement de la faire triompher, mais dont les efforts furent naturellement aussi stériles que le seront toujours des tentatives absurdes et immorales.

A l'école des Carpocratiens se rattachaient celles des Barbelonites, des Phibionites, des Prodiciens, des Adamites, et celle des Gnostiques proprement dits. Il nous est impossible de rappeler, et même impossible d'admettre les égaremens auxquels, suivant les renseignemens ou les bruits recueillis par saint Épiphane, ces sectaires se seraient livrés dans leurs assemblées secrètes.

Nous ferons seulement observer à ce sujet :

1° Que les principes étant posés, les conséquences ont dû en suivre.

2° Que cependant des égaremens tels que ceux qu'on reproche aux écoles Carpocratiennes, s'ils ont lieu, ne se prolongent jamais au-delà d'une ou de deux générations.

3° Que toujours les réunions secrètes ont été l'objet de bruits défavorables; que les plus graves accusations ont été portées par les Pères contre les initiations d'Éleusis, qui pourtant ne nous paraissent pas avoir été des écoles de désordre, et que tout ce qui peut s'imaginer de plus coupable a été reproché, par les auteurs païens, aux Chrétiens assemblés secrètement durant les persécutions des premiers siècles de notre ère. Si Tertullien reproche aux Valentiniens d'avoir fait, des mystères d'Éleusis, *des mystères de prostitution* [1]; si saint Épiphane

[1] *Eleusinia Valentiniani Lenocinia fecere.* (Tert., *adv. Valentinian.*)

insinue que les mystères des Phibionites avaient trois cent soixante-cinq grades, et qu'on les parcourait par trois cent soixante-cinq actes de prostitution [1], n'est-on pas amené, par des exagérations si évidentes, à se rappeler involontairement que les païens du IIIe siècle accusaient les Chrétiens d'adorer, dans leurs mystères, un dieu à tête d'âne, d'égorger de jeunes enfans, d'en boire le sang, et de se livrer, les flambeaux éteints, aux embrassemens les plus criminels? Or, les assertions des écrivains profanes à cet égard sont encore plus formelles que celles des Chrétiens à l'égard des gnostiques [2]. Et pourtant, qui a jamais pu y ajouter foi?

4° Qu'enfin les sectes que nous venons de nommer étaient peu nombreuses, et que, de leurs doctrines secrètement enseignées, il n'est rien résulté d'assez remarquable pour avoir occupé les historiens profanes de l'époque, preuve suffisante que l'accusation porte moins sur des faits que sur des bruits.

Deuxième ordre d'idées. Mythologie. Les gnostiques n'avaient point de mythologie proprement dite. Ils conservaient bien les noms et les traditions de quelques divinités de la Grèce; mais ces récits et ces noms devenaient pour eux des allégories, les personnages de la fable se changeaient en éons ou en membres de leur pneumato-

[1] *Enim jam vero qui ex iis Phibionitæ vocantur, execranda illa libidinis sacra, quæ a nobis explicata sunt* CCCLXV *nominibus adscribunt, quæ principum esse propria commenti sunt. Ita mulierculis illudentes, congredere mecum, inquiunt.... Donec per* CCCLXV *libidinis ac lasciviæ gradus adscenderint vel descenderint potius, quoties venerem repetunt, ejus modi aliquod nomen appellant.* — ÉPIPH., *Hæres.*, XXVI, édit. Petion, page 90.

[2] *Voyez* les textes réunis dans Kortholt, *paganus obtrectator.*

logie mystique. Ce que les Simoniens racontaient de leur chef qui, de puissance suprême, s'était fait homme sous le nom de Simon, et de sa compagne Ennoia, qui, de pensée de Dieu, s'était faite femme sous le nom d'Hélène; ce qu'ils ajoutaient sur les aventures de l'un et l'autre de ces personnages curieux appartient moins à une véritable mythologie qu'à une sorte de théosophie et de pneumatologie dont nous allons parler tout à l'heure. Simon, à la vérité, se faisait adorer sous les traits de Jupiter et représentait Hélène sous ceux de Minerve; les gnostiques, à la vérité, confondaient *Noriam* ou *Noura* avec *Pyrrha*[1]; mais ces assimilations isolées ne constituaient pas un système, ce n'étaient que des réminiscences.

Le véritable mythe grec devenait étranger, inutile aux gnostiques; aussi n'ont-ils conservé aucune trace de la fable de Cérès et de Proserpine [2]. Aucun vestige des processions, des thesmophories, des fêtes qui accompagnaient la célébration des mystères d'Éleusis, ne se rencontre dans leurs usages.

Troisième ordre d'idées. Théologie, éonogonie, pneumatologie, cosmologie, anthropologie, eschatologie.

La plupart des gnostiques ayant professé le système de l'émanation, on conçoit l'intime liaison des différens points que nous venons d'indiquer. Toute la *gnosis* est dans ces cinq idées fondamentales.

1° Le plérôme, l'ensemble des perfections divines est tout ce qui existe réellement, éternellement.

2° Le déploiement de ces perfections a donné une existence passagère à un grand nombre d'êtres, émanés

[1] Épiphan., *Hæres.*, XXVI.

[2] Quelques-uns de leurs monumens représentent Hécate.

du plérôme, mais tous graduellement plus imparfaits les uns que les autres; tous d'autant moins purs et plus malheureux, à mesure que, sur l'échelle des émanations, ils s'éloignent davantage de l'être suprême, qui est seul la perfection absolue.

3° Les plus orgueilleux et les plus puissans de ces *éons* ou de ces anges, réunissant leurs efforts à ceux de leur chef Jaldabaoth, ont créé, pour se rendre indépendans de l'Être suprême, le monde visible, matériel, les planètes qu'ils habitent et la terre où ils ont relégué les hommes créés par eux, mais gratifiés en dépit d'eux de quelques rayons émanés de l'Être suprême.

4° L'existence de tous ces êtres, éons et hommes, n'est qu'une carrière d'épreuves, de regrets et de souffrances. C'est aussi une carrière de purification. Ceux des éons qui ont conservé et ceux des hommes qui ont reçu quelque rayon de lumière divine et qui le suivent, s'élèveront au-dessus du monde matériel, grâce à la rédemption de l'éon Christos qui est venu, de la part du Père suprême, traverser les régions planétaires, pour en délivrer les habitans; se réunir dans ce monde, dans le baptême du Jourdain, à l'homme Jésus; enseigner la doctrine de la vérité, la *gnosis*, et ramener dans le sein de Dieu ceux qui la suivront fidèlement. Ces derniers, les gnostiques ou les pneumatiques, qui reçoivent dans l'initiation le véritable évangile, tandis que les *psychiques* ou les Chrétiens ne possèdent que l'Évangile altéré par les apôtres, traverseront heureusement les diverses régions des anges inférieurs où s'arrêtèrent les simples psychiques et rentreront dans le plérôme pour prendre part au banquet de la Sophia céleste, c'est-à-dire au bonheur de l'Être su-

prême avec lequel ils se confondront de nouveau. Les hommes tout-à-fait matériels, les *hyliques*, ne s'élèveront pas même jusque dans la région planétaire.

5° Pour achever heureusement cette migration à travers les régions planétaires, les pneumatiques doivent être marqués du sceau des élus, et obtenir, par des prières de la part des anges, la permission de traverser leur empire.

Tel est le résumé le plus sommaire qu'il nous paraît possible de faire des doctrines sur lesquelles s'accordent la plupart des sectes gnostiques. Il est certain à nos yeux, et il sera sans doute probable aux yeux de tout le monde, que dans chacune de ces écoles l'initiation avait pour dernier but et dernier degré la communication complète de ces élucubrations mystérieuses. Une sorte de certitude nous est acquise, à cet égard, par les détails que nous ont transmis Celse et Origène sur le *diagramme* des gnostiques; et un coup d'œil jeté sur ce tableau nous fera comprendre plus complétement les communications dogmatiques qui accompagnaient l'initiation gnostique.

Le diagramme qui n'a jamais existé que sur parchemin en papyrus, qui est nécessairement perdu pour nous et dont nous n'aurions jamais entendu parler si Celse n'avait pas provoqué la colère d'Origène en l'attribuant aux chrétiens, représentait la doctrine mystérieuse des Ophites, en sept dessins principaux, accompagnés de plusieurs inscriptions et de *sept formules de prières*.

Le premier dessin représentait, au moyen de sept sphères qui se touchaient ou s'enlaçaient,

1° Le père inconnu, πατερ αγνωστος et son fils νους;

2° Le bythos, dans son union avec le *pneuma-femme*,

προουνικος[1], et le Christ qui, dans ce système, n'est pas la première émanation de Dieu, qui n'est au contraire qu'un fils, qu'un déploiement du νους;

3° L'être sans nom dans son union avec la *grâce* et la *vie*, CHARIS et ZOÉ, deux des premiers éons ou émanations.

Le second dessin était consacré à la *Sophia* céleste, génie tutélaire de la Providence des pneumatiques.

Le troisième dessin figurait la porte d'expulsion et l'épée flamboyante du paradis, idées et symboles empruntés à la Genèse, qui rappelaient aux pneumatiques la chute qu'ils avaient faite, la punition qui l'avait suivie, l'exil où ils gémissent dans ce monde et la nécessité de se purifier par la rédemption pour rentrer un jour dans le plérôme.

Quatrième dessin. Large bande noire qui figurait la Géhenne ou le Tartare, dernier asile des psychiques, c'est-à-dire de ceux qui ne parviennent pas à rentrer dans le plérôme ouvert aux seuls pneumatiques.

Cinquième dessin. Grande sphère embrassant sept autres représentant la région des génies planétaires, par laquelle les âmes descendent sur la terre, et par laquelle les pneumatiques retournent au plérôme.

On y lisait les noms de ces génies : — Oraï, — Éloï, — Astaphaï, — Sabaoth, — Jao (la lune), — Jaldabaoth (Saturne), —Adonaï[2], — noms qui se retrouvent

[1] Elle est aussi appelée Μήτηρ τῶν ζωντῶν Βαρβήλω.

[2] Voir d'autres noms adoptés par la petite secte des *gnostiques*. Epiph., *Hæres.*, XXVI, page 91. Édit. Petav. (Jao, Saclan, Selle, Daden, Elvaï ou Adonaï, Jaldabaoth, Élilaï Sabaoth. Le huitième est Barbelo, Μήτηρ τῶν ζωντῶν.)

avec des variantes infinies sur les pierres gnostiques.

A côté de ce groupe étaient inscrites des formules de prières que les pneumatiques devaient adresser à chacun des génies dont ils avaient à traverser la région : la seule chose remarquable qu'offrent ces prières, expliquées dans notre histoire du gnosticisme, c'est la mention qu'elles font d'une sorte de sceau, d'empreinte mystique, σφραγὶς, qui se trouve rappelée sur un grand nombre de monumens.

Sixième dessin. Ce monde planétaire était séparé d'un dernier groupe du monde sublunaire par une bande qui représentait l'atmosphère terrestre, la première qu'avaient à franchir les pneumatiques [1].

Septième dessin. Les génies du monde sublunaire étaient, chez quelques Ophites, au nombre de sept, chez d'autres, au nombre de dix. Dans le premier cas, c'étaient les sept archanges des Juifs, dans le second, les dix δεκανοι des Égyptiens. Chez les Ophites, on en avait fait des démons plutôt que des anges. C'étaient, pour les noms, les génies d'autant de constellations connues dans l'ancienne astronomie : le lion, le bœuf, le serpent, l'aigle, l'ours, le chien et l'âne. On les représentait sous les symboles de ces animaux, et à ces noms et à ces symboles se rattachaient des idées de métempsycose. On pensait que ces génies inspiraient aux hommes matériels, aux hyliques, des passions analogues à celles des animaux dont ils portaient les noms, et réduisaient les hommes livrés à ces passions à la condition de passer, après leur mort, par des corps d'animaux.

Les noms mystiques de ces génies, tels qu'ils se retrou-

[1] Matter, *Histoire du Gnosticisme*, planches.

vent sur quelques monumens, étaient — Michaël, — Souriel, — Raphaël, — Gabriel, — Thautabaoth, — Érathaoth, — Onoel.

Les pontifes de l'initiation apprenaient sans doute à leurs adeptes à fuir les inspirations de ces démons et à échapper à leur empire. Le groupe de ces génies est le dernier objet figuré sur le diagramme, et après les détails que nous avons vus, il est impossible de ne pas admettre que ce tableau, comme le dit Origène, contenait un abrégé symbolique de la doctrine des Ophites. Il paraît aussi que ce tableau servait aux mystagogues, soit pendant, soit après l'initiation, pour les communications dogmatiques que recevaient les adeptes des divers degrés; et, de cet usage des Ophites, il semble naturel d'inférer que d'autres sectes gnostiques, notamment les Valentiniens, qui enseignaient dans leurs mystères une pneumatologie si complète, et les Carpocratiens, qui employaient des images de Pythagore, de Platon, d'Aristote et de Jésus-Christ, ont employé des moyens d'initiation analogues à ceux des Ophites [1].

Enfin, puisqu'une frappante analogie, une sorte d'identité est constatée entre les symboles du diagramme et ceux de beaucoup de pierres gnostiques, il est raisonnable de regarder ces dernières comme des moyens d'initiation [2].

[1] Saint Irénée et saint Épiphane.

[2] Voici un passage curieux de saint Irénée sur les pratiques de l'initiation chez les Carpocratiens et les Gnostiques : « *Alii vero ex ipsis signant, cauteriantes suos discipulos in posterioribus partibus. Dextræ auris.... Gnosticos se vocant et imagines quasdam quidem depictas, quasdam autem et de reliquâ materiâ fabricatas* (des pierres

Or, c'est là précisément ce qu'il importe le plus d'établir dans l'explication de ces monumens, et cette induction, que nous comptons justifier complétement dans un autre travail, étant obtenue, nous passons au quatrième point de notre parallèle entre les mystères du gnosticisme et ceux du polythéisme, le résultat moral de ces initiations. Nous tirerons seulement encore de ce que nous venons d'exposer cette conséquence que, sous le rapport de la doctrine, l'initiation gnostique a, sur toute autre qui nous est connue, l'avantage d'une immense richesse d'enseignement, si ce n'est celui d'une saine philosophie.

Je serai très court sur le quatrième point, *le résultat moral de l'initiation.* J'entends sous résultat moral le caractère, la condition et la puissance morale que l'initiation prétendait assurer aux époptes.

Ce résultat, considérable suivant les pontifes d'Éleusis, était immense suivant les docteurs gnostiques.

Les premiers assuraient leurs adeptes, qu'instruits dans leurs mystères, ils seraient plus heureux dans cette vie et plus honorés dans l'autre; tandis que les profanes vivraient dans le vice et le déshonneur, ils seraient respectés de tout le monde et reçus, après leur mort, dans les champs fortunés, dernier asile des hommes chers aux dieux.

Les gnostiques étaient encore plus ambitieux, et s'at-

gravées) *habent, dicentes formam Christi factam à Pilato, illo tempore quo fuit Jesus cum hominibus, et has coronant et proponunt eas, cum imaginibus mundi philosophorum, videlicet cum imagine Pythagoræ, et Platonis, et Aristotelis et reliquorum et reliquam observationem circa eas similiter ut gentes faciunt. — Advers. hæres.*, I, c. 25.

tribuaient encore plus de priviléges. Non-seulement ils apprenaient, dans l'initiation, la science suprême, la γνωσις, ils y acquéraient de puissantes facultés; car ils changeaient même de nature : d'êtres matériels ils devenaient immatériels, impénétrables, invisibles, égaux à l'éon Christos, et capables de faire des miracles et de dominer les anges [1].

Écoutons-les au hasard, ils feront assaut d'extravagance. Ils affirment, dit saint Irénée, que toute âme qui sait professer pour les anges, créateurs du monde sublunaire, le même mépris que professa pour eux Jésus, reçoit la puissance de faire les mêmes choses qu'a faites le Sauveur. Ils s'emportent à un tel degré d'exaltation, que plusieurs d'entre eux se disent semblables à Jésus-Christ [2].

Ceux qui auraient pour les anges plus de mépris iraient plus loin que lui. Ils exerçaient la magie et prétendaient commander aux génies qui avaient fait ce monde, ainsi qu'à tout ce qu'il renfermait [3].

Ils distinguaient cependant entre ces anges auxquels ils commandaient et ceux qui les protégeaient eux-mêmes. Un de ces derniers, disait-on aux initiés, était préposé à

[1] Basilides apprenait à ses disciples à s'affranchir du Christ inférieur, du Christ crucifié, c'est-à-dire de l'homme-Jésus, que le vrai Christ avait quitté avant le supplice.

[2] *Quidam autem adhuc et secundum aliquid illo fortiores. Animas enim ipsorum ex eâdem circumlatione* (sphère) *devenientes et ideò similiter contemnentes mundi fabricatores eâdem dignas habitas esse virtute et rursus in idem abire.*

[3] *Artes magicas operantur et ipsi et incantationes, philtra quoque et charisteria* (*amatoria*) *et paredros et oniropompos et reliquas malignationes.* — Irenæus, I, 25.

la conduite des âmes à travers les régions qu'ils auraient à traverser un jour pour s'élever au-dessus des esprits inférieurs [1].

Simon le magicien était allé un peu trop loin en affirmant que le baptême donné en son nom conférait à ses disciples l'immortalité terrestre, et qu'il les empêcherait, non-seulement de mourir, mais encore de vieillir [2].

Le temps ayant trop peu respecté cette doctrine, les autres chefs d'école avaient tempéré un peu leurs priviléges. Mais ils affirmaient, les uns, que leurs initiés seuls pouvaient être sauvés [3]; les autres, que les pneumatiques étaient sauvés, non en vertu de leurs œuvres, mais en vertu de leur nature même, et que rien, aucun vice, ne pouvait ni les corrompre, ni les faire périr [4]; tandis que les psychiques, malgré leurs bonnes œuvres, n'atteindraient jamais au plérôme [5]; d'autres encore, qu'ils possédaient toute science, qu'ils connaissaient la création, ses auteurs, ses causes, et que, voyant et saisissant tout, ils étaient invisibles et insaisissables aux puissances sidérales, comme l'avait été Caulacau, c'est-à-dire l'éon Christos [6].

On l'a dit, quelques-uns de ces hardis théosophes s'af-

[1] Irenæus, I, 25.

[2] *Resurrectionem enim per id quod in eum baptisma accipere ejus discipulos et ultrà non posse mori, sed perseverare non senescentes et immortales.* — *Ibid.* I, 23.

[3] Marcion *apud Irenæum*, I, 27.

[4] En vertu de ce principe, ils se livraient à tous les désordres, séduisaient les femmes, les enlevaient à leurs maris, les traitaient d'abord en sœurs; mais bientôt la sœur, dit saint Irénée, se trouvait enceinte des œuvres du frère.

[5] Valentin.

[6] Basilides.

franchissaient de toutes les obligations morales qui n'étaient, suivant eux, que les vaines inspirations des divinités secondaires ; d'autres, au contraire, s'imposaient les règlemens les plus sévères de l'abstinence et de la continence, soit pour ne pas trop nourrir la matière, soit pour ne pas disséminer, par la génération, le rayon céleste de leur âme, mais le laisser rentrer, au contraire, le plus tôt possible, dans le plérôme d'où il était émané [1].

Il est bien entendu que tous les initiés étaient assurés de leur retour dans le plérôme, ou, comme le disent leurs poètes, Bardesanes et l'auteur inconnu de quelques odes gnostiques, qu'ils étaient certains d'avoir place au banquet de la Sophia céleste, avec laquelle ils aspiraient tous à se confondre dans une alliance mystique.

Cependant le caractère le plus remarquable qu'imprimait l'initiation était évidemment ce sceau, σφραγις, qui est mentionné dans les prières du diagramme et sur plusieurs pierres gnostiques, et qui assurait à ceux qui en étaient munis une heureuse migration à travers les régions planétaires.

Quel était ce sceau ? Était-ce une marque extérieure, un symbole quelconque, ou une qualité morale ?

Plusieurs chefs d'école paraissent avoir conféré des emblèmes d'initiation à leurs adeptes, surtout à ceux des degrés inférieurs ; l'un d'eux les marqua même, nous l'avons dit, derrière l'oreille, et une femme, Marcelline, suivit cette coutume à Rome. Je ne pense pas, néanmoins, que le σφραγις ait été une marque extérieure, un symbole

[1] *Nubere autem et generare à Satana esse. Multi autem ejus qui sunt ab eo (Saturnino) et ab animalibus abstinent, perfectam hujus modi continentiam multos seducentes.* — Irenæus, 1, 24.

matériel. Un instant j'ai été tenté d'admettre que certains abraxas, qui sont évidemment des amulettes, avaient pu servir ainsi de talismans pour la migration aérienne; mais les pneumatiques seuls ayant reçu le σφραγις, et ces pneumatiques étant ennemis de tout ce qui est matériel, visible et sensible, il faut croire qu'il ne s'agit que d'un caractère moral, quoique ce caractère ait pu être conféré au moyen d'un signe extérieur [1].

Il serait difficile de déterminer quelle a pu être cette partie de l'initiation, mais je pense qu'elle a dû être la dernière, celle qui consistait à arroser la tête du mourant d'un mélange d'eau et d'huile, cérémonie que les gnostiques n'ont pas plus inventée que tant d'autres qui figuraient dans leurs rituels, mais qu'ils ont modifiée et adaptée à leur système, et qu'ils accompagnaient des prières que le pneumatique devait réciter aux puissances sidérales en arrivant dans leur région [2]. Plusieurs pierres gnostiques, et même les plus belles, se rapportent évidemment à cette migration dernière du pneumatique, migration que, suivant les croyances grecques et égyptiennes, Hermès Psychopompe et Anubis protégeaient

[1] Le mot de σφραγις est emprunté à l'antiquité chrétienne qui l'employait pour désigner le sceau du baptême ou le baptême même. Voyez ce mot dans *Suicerus*, Thesaurus ecclesiasticus.

[2] Voici l'une de ces formules : « Je suis le fils du père, du Père éternel, fondé dans l'Éternel. Je suis venu contempler ce qui m'est étranger, mais qui est pourtant à ma nature; car ce monde ne m'est pas étranger. Il est à la mère Achamoth qui l'a formé. Mais mon origine remonte à l'Éternel, et je retourne à ce qui est de ma nature et d'où je suis venu. » Saint Irénée (I, c.) donne plusieurs autres formules dont aucune ne mentionne le σφραγις; celles qui étaient inscrites sur le diagramme des Ophites le rappellent au contraire expressément. Orig., *Contrà celsum*, lib. VI, c.

particulièrement. De ce nombre est évidemment la belle pierre du cabinet de feu Denon.

A considérer tous les avantages moraux que le gnosticisme prétendait assurer à ses adeptes, l'initiation qu'il accordait était bien supérieure à celle que donnait le polythéisme. Mais peut-être sa supériorité est-elle due à cette circonstance que, malgré l'obscurité des auteurs, nous savons plus sur le résultat moral et les communications dogmatiques de l'initiation gnostique que de l'initiation polythéiste.

Personne ne demandera sérieusement si cet avantage était bien réel. Ce serait en vain que nous essaierions d'examiner la valeur rationnelle de ces théories mystiques. On le sent bien : ce n'est pas une page de philosophie, c'est une page de l'histoire religieuse que nous venons de retracer.

Nous voyons pourtant, en terminant le parallèle qu'il nous importait d'établir entre l'initiation du polythéisme et celle du gnosticisme, que nous sommes parvenus à quelques conclusions positives. Ce sont les suivantes :

1° L'initiation gnostique, si elle fut imitée des mystères de la Grèce, comme le prétendent les Pères, en diffère sous beaucoup de rapports ; elle suit des usages, sinon des statuts beaucoup plus libres, et se rapproche des cérémonies et des croyances chrétiennes plus que de celles du polythéisme.

2° Elle est par là même supérieure, pour sa valeur dogmatique, à l'initiation du polythéisme.

3° Elle n'a pourtant conservé leur véritable caractère à aucune des croyances, à aucune des cérémonies chrétiennes qu'elle a suivies, elle les a toutes sacrifiées au but

de concilier ensemble les systèmes religieux de l'ancien monde, en laissant dominer quelques principes chrétiens et en substituant au polythéisme chancelant de la Grèce la pneumatologie de l'Orient avec quelques restes de la théogonie astronomique de l'Égypte.

4° L'initiation gnostique se servait de peu de moyens extérieurs ou scéniques. Quelques dessins, quelques tableaux furent les principaux de ces symboles; mais, de la comparaison de ces symboles avec ceux qui caractérisent un grand nombre de pierres gnostiques, il résulte qu'une partie de ces dernières offre une sorte de résumés des doctrines du diagramme ophitique.

5° L'interprétation de ces monumens gagne dans ces rapprochemens une base positive.

Il nous reste maintenant un seul mot à dire sur l'initiation gnostique sous l'unique rapport sous lequel nous ayons encore à l'examiner, sous celui du rôle qu'elle a joué, de l'influence qu'elle a exercée dans le monde religieux et politique pendant les premiers siècles de notre ère.

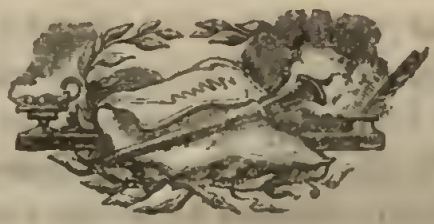
L'initiation et les mystères de la Grèce furent une affaire nationale, d'un intérêt puissant pour la religion, la morale, la politique, les arts d'un des peuples les plus célèbres du monde ancien.

L'initiation gnostique ne fut jamais d'un intérêt majeur pour aucune nation. Elle ne sortit jamais des obscurs sanctuaires de quelques petites sectes de l'Égypte, de la Syrie, de l'Italie, des bords du Rhône.

Ces mystères n'ont, par conséquent, jamais exercé

d'influence sur quelque institution politique que ce soit. Ils n'en ont exercé aucune sur les mœurs générales de l'époque, et ils n'ont d'importance que pour l'histoire des doctrines et des monumens.

Mais ici leur importance est complète. Dans l'histoire des cinq premiers siècles de notre ère, il se présente peu de doctrines qui ne se lient au gnosticisme, qui n'aient avec lui de nombreux points de contact; et il est une foule de monumens sur lesquels les usages des gnostiques doivent répandre la lumière.



BIBLIOTECA
DE
MONTSERRAT
F
Vària Octau
CHJ
Número 8